

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 37 (1987)  
**Heft:** 1

**Artikel:** L'indétermination, l'empirisme et la première personne  
**Autor:** Searle, John R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-381326>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'INDÉTERMINATION, L'EMPIRISME ET LA PREMIÈRE PERSONNE\*<sup>1</sup>

PAR JOHN R. SEARLE

Le but de cet article est de déterminer la portée de la thèse de l'indétermination de Quine. Si Quine a raison, sa thèse comporte des extensions considérables dans la philosophie du langage et de l'esprit (mind); s'il a tort, nous devrions être en mesure de dire en quoi et pourquoi.

Commençons par exposer les postulats behavioristes qui constituent le point de départ de la démarche de Quine. En vue de développer une théorie empirique de la signification, il restreint son analyse à des corrélations entre stimuli externes et tendances au comportement verbal. En limitant pareillement l'analyse, il ne prétend pas rendre justice à toutes nos intuitions concernant la notion pré-théorique de signification; mais plutôt à la «réalité-objective»<sup>2</sup> qui subsiste lorsque nous débarrassons celle-ci de ses confusions et incohérences. Tout l'intérêt de l'«Ersatz behavioriste» réside en ceci, qu'il nous permet de rendre compte scientifiquement et empiriquement de la réalité objective de la signification. Selon ce point de vue, cette réalité objective consiste tout simplement en des tendances à produire des énonciations en réaction à des stimuli externes. Les stimuli sont définis entièrement en termes de schémas de stimulations des terminaisons nerveuses, et les réactions entièrement en termes de sons et de schémas de sons que le locuteur a tendance à émettre. Mais nous ne sommes pas censés penser qu'entre le stimulus et la réaction verbale il y ait des entités mentales, de la conscience, de l'intentionnalité, des pensées ou des «significations» internes reliant les stimuli aux bruits. Seuls existent le schéma du stimulus et le schéma de la réaction apprise. Il y aura, bien entendu, des mécanismes neurophysiologiques servant d'intermédiaires entre l'entrée et la sortie, mais le détail de leur structure n'a pas

\* Cet article reprend en grande partie une conférence prononcée par J. Searle le 31 mai 1985 à l'Université de Genève, dans le cadre des journées philosophiques Maria Gretler. Le Comité de rédaction de la RTh Ph remercie l'auteur ainsi que les éditeurs de la revue «The Journal of Philosophy» d'avoir bien voulu donner leur accord, pour qu'une traduction française de ce texte paraisse avant la version américaine prévue pour le printemps 1987. Il remercie également pour son travail le traducteur Daniel Pinkas.

<sup>1</sup> J'ai une dette à l'égard d'un grand nombre de personnes pour leurs commentaires et critiques de versions antérieures du présent article. J'aimerais remercier tout particulièrement Noam Chomsky, Dagfinn Føllesdal, Ernesto Lepore, Brian McLaughlin, George Myro, Dagmar Searle et Bruce Vermazen.

<sup>2</sup> QUINE, W.V.O., *Word and Object*, Cambridge, Massachusetts, The Technology Press of the M.I.T. et New York, John Wile & Sons, INC., 1960, p. 39.

d'incidence sur une théorie de la signification, puisque n'importe quel mécanisme qui associerait systématiquement stimulus et réaction ferait l'affaire. Par exemple tout ordinateur ou mécanisme qui émettrait les sons corrects en réponse aux stimuli corrects, aurait une « maîtrise » de la langue équivalente à celle de n'importe quel locuteur, car la maîtrise d'une langue, selon cette théorie, ne consiste qu'en cela. Quine, je présume, ne nie pas l'existence d'états et de processus mentaux internes; il pense seulement qu'ils sont inutiles et dépourvus de pertinence lorsqu'il s'agit de développer une théorie empirique du langage.

Un tel point de vue représente un behaviorisme linguistique pur et dur. Il a été souvent critiqué et, selon moi, souvent réfuté (par Chomsky<sup>3</sup> dans son compte rendu de Skinner, par exemple). Selon une des interprétations de mon argument de la chambre chinoise, celui-ci peut également être conçu comme une réfutation<sup>4</sup>. Une façon de contrer cette version de behaviorisme linguistique extrême (nommons-le « behaviorisme », par abréviation) serait de proposer une *reductio ad absurdum* de ses prémisses fondamentales; et, de fait, il me semble que Quine nous a précisément offert une telle *reductio*<sup>5</sup>. Si le behaviorisme était vrai, alors certaines distinctions, dont nous reconnaissons par ailleurs la validité, viendraient à disparaître. Par exemple, nous savons bien que lorsqu'un locuteur produit une énonciation, il y a une différence entre, par exemple, le fait qu'il veuille dire lapin et le fait qu'il veuille dire phase de lapin ou partie non détachée de lapin. Mais si nous appliquions réellement les postulats du behaviorisme pour interpréter la langue d'une tribu inconnue, nous découvririons qu'il n'y a aucun moyen d'établir ces distinctions en tant qu'elles reflètent de simples faits objectifs concernant la langue employée par les locuteurs natifs. Supposez, par exemple, que les autochtones s'écrient « Gavagai! » chaque fois qu'un lapin vient à passer et supposez que nous essayions de rendre cela en français par « Voilà un lapin! » ou simplement « Lapin! ». Mais le stimulus, qui, il faut le rappeler, est défini exclusivement en termes de stimulations des terminaisons nerveuses, permet également de traduire « Gavagai » par « Voilà une phase dans l'histoire de la vie d'un lapin » ou par « Voilà une partie non détachée d'un lapin ». Le même

<sup>3</sup> CHOMSKY, Noam, « Review of B.F. Skinner's Verbal Behavior », *The Structure of Language*, ed. Jerry Fodor et Jerrold Katz, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, INC., 1964, pp. 547-578.

<sup>4</sup> Dans l'argument de la chambre chinoise l'homme qui est dans la chambre exécute un programme d'ordinateur qui rend son comportement verbal impossible à distinguer de celui d'un locuteur du chinois; néanmoins on ne saurait dire qu'il comprend le chinois. Il satisfait le critère behavioriste de compréhension sans réellement comprendre. Ainsi, la réfutation de l'IA forte est a fortiori une réfutation du behaviorisme (voir Searle, John R., « Minds, Brains, and Programs », in *Behavioral and Brain Sciences*, 1980, Vol. 3, pp. 417-457; et Searle, John R., *Minds, Brains, and Sciences*, Harvard University Press, 1984. Trad. fr. *Du cerveau au savoir*, Paris, Hermann, 1985).

<sup>5</sup> QUINE, W.V.O., op. cit., Chapitre 2.

schéma de stimulation des cellules photoréceptrices est compatible avec chacune de ces trois traductions. Donc si la signification n'était qu'une affaire de schémas de stimuli et de réactions, il serait alors impossible de distinguer des significations que nous distinguons parfaitement. Voilà en quoi consiste la *reductio ad absurdum*.

Il est d'une importance cruciale pour cet argument de voir que même si nous accumulions les schémas stimulus-réaction des locuteurs de notre tribu, cela ne nous rendrait pas encore capables d'établir les distinctions nécessaires. Supposons que nous ayons appris l'expression équivalant à notre «est le même que» et que nous tentions de l'employer pour déterminer s'ils veulent dire lapin, phase de lapin, ou partie non-détachée de lapin. Nous pourrions nous arranger pour que le lapin passe à nouveau et s'ils disaient alors «même Gavagai», nous aurions d'assez bonnes raisons de penser que par «gavagai» ils n'entendaient pas, par exemple, «phase de lapin». Mais cela ne nous serait d'aucune utilité, car le même genre de doute que nous avons en premier lieu au sujet de «gavagai» s'élèverait à présent à propos de l'expression signifiant «est le même que». Pour ce qui est de la mise en corrélation des stimuli et des réactions, nous pourrions traduire celle-ci tout aussi bien par «est une partie de» ou «va avec». La conclusion à laquelle nous sommes acculés est la suivante: en admettant que le behaviorisme linguistique soit vrai, il y aura une infinité de traductions différentes, et mutuellement incompatibles, qui peuvent toutes être rendues compatibles avec l'ensemble des données actuelles et possibles portant sur la totalité des tendances verbales des locuteurs natifs. En ce qui concerne les données comportementales, il n'y a pas de choix possible entre l'une ou l'autre traduction même si les deux s'excluent mutuellement<sup>6</sup>.

D'après Quine, l'unité d'analyse pour tester empiriquement les traductions n'est pas le mot ou l'expression individuelle mais la phrase complète. Les seules vérifications directes et empiriques dont nous disposons en matière de traduction concernent les phrases directement associées aux conditions-stimuli, c'est-à-dire «les phrases observationnelles». Selon ce point de vue, les expressions «Gavagai!», «Lapin!», «Phase de lapin!», «Partie non détachée de lapin!» ont toutes une même signification-stimulus bien déterminée; elles sont des «synonymes-par-le-stimulus», puisque les mêmes conditions-stimuli inciteraient à y acquiescer ou à les rejeter. L'indétermination surgit lorsque nous essayons de former des «hypothèses analytiques» qui explicitent

<sup>6</sup> En quel sens exactement deux traductions peuvent-elles être mutuellement incompatibles? Nous ne pouvons pas dire qu'elles ont des *significations* différentes car cela semblerait impliquer l'existence de significations séparées. Nous devons plutôt dire qu'elles sont mutuellement incompatibles en ce sens que les traductions possibles selon un des systèmes de traduction seront impossibles selon l'autre (QUINE, W.V.O., «Reply to Harman», *Synthese* 1968-9, Vol. 19, pp. 268-269; cf. aussi *World and Object*, pp. 73-74).



la signification de mots particuliers ou d'autres éléments de la phrase. L'indétermination qui s'attache aux éléments des phrases observationnelles est limitée en tout cas par les conditions-stimuli qui provoquent l'assentiment ou le dissentiment à ces phrases; cependant, la signification-stimulus déterminée, qui est associée à des phrases observationnelles, devrait nous paraître pour le moins curieuse, puisque, pour toute acception courante du terme de «signification», des phrases qui ont la même signification-stimulus n'ont pas la même signification. Pour tout critère raisonnable de réalité objective, c'est une question de réalité objective que «Voilà un lapin» et «Voilà une partie non détachée de lapin» ne signifient tout simplement pas la même chose. La portée de ce point pour la théorie générale émergera plus loin.

Pour quelle raison précise l'argument de Quine est-il donc une *reductio ad absurdum* du behaviorisme linguistique extrême? Nous sommes en présence de deux positions incompatibles:

1. La thèse du behaviorisme: la réalité objective de la signification consiste entièrement en corrélations entre des stimuli externes et des tendances au comportement verbal<sup>7</sup>.
2. Pour un cas de comportement verbal donné, il peut y avoir un fait objectif tangible (plain fact of the matter) portant sur la question de savoir si un locuteur natif, en énonçant quelque chose, a voulu dire, p. ex. lapin, par opposition à phase de lapin ou à partie non détachée de lapin.

Si des schèmes de traduction différents et mutuellement incompatibles peuvent être rendus compatibles avec une même configuration de stimulus et de réaction, alors il ne saurait être question de décider lequel de ces schèmes est objectivement correct, car selon (1), il n'y a pas d'autre donnée permettant de trancher. Mais ceci est en contradiction avec (2), par conséquent si nous acceptons (2), (1) doit être faux.

Je pense qu'il est clair auquel de (1) ou de (2) nous devons renoncer. Quine a tout bonnement réfuté le behaviorisme linguistique extrême. Mais comment puis-je en être aussi certain? Pourquoi ne pas abandonner (2)? La réponse est celle qui apparaît avec évidence: si le behaviorisme était correct, il devrait s'appliquer tout autant à nous, locuteurs du français, qu'aux locuteurs de la langue-Gavagai. Et nous savons, à partir de notre propre cas, que par «lapin» nous entendons bel et bien autre chose que «phase de lapin» ou «partie non détachée de lapin». Si mon voisin francophone, ayant lu Quine, décide qu'il est incapable de savoir si par «lapin» j'entends lapin, partie non détachée de lapin ou phase de lapin, alors tant pis pour lui. Lorsque j'ai vu un lapin

<sup>7</sup> QUINE parle parfois de comportement simpliciter, parfois de tendances comportementales. Je pense que la notion de tendance est celle qu'il préfère.

récemment (et de fait cela m'est arrivé), et que je l'ai appelé lapin, je voulais dire lapin. Dans toutes les discussions en philosophie du langage et en philosophie de l'esprit il est absolument essentiel de se rappeler, à un moment donné, le cas de la première personne. Nul, par exemple, ne peut nous convaincre par le moyen d'arguments, aussi ingénieux soient-ils, que la douleur n'existe pas au moment où nous la ressentons, et des considérations similaires s'appliquent à l'exemple de Quine. Si quelqu'un propose une théorie d'après laquelle il n'y a pas de différence entre le fait que je veuille dire lapin et le fait que je veuille dire partie de lapin, je sais que sa théorie est tout simplement erronée; et le seul intérêt que celle-ci peut revêtir pour moi réside dans ma tentative de découvrir pourquoi elle est erronée. J'aimerais insister sur ce point, étant donné qu'on considère souvent qu'il est d'une certaine manière contraire aux règles en vigueur dans ces débats de soulever le cas de la première personne.

Dans un environnement philosophique différent de celui dans lequel nous vivons, les choses auraient pu en rester là. Le behaviorisme a été éprouvé et réfuté par Quine en employant des arguments du type *reductio ad absurdum*. Mais, curieusement, lui-même ne considère pas qu'il ait été réfuté. Il veut conserver le behaviorisme, ainsi que la conclusion selon laquelle il n'y a tout simplement pas de faits objectifs (fact of the matter) pour ce qui est des hypothèses analytiques portant sur la signification, en y ajoutant une version corrigée de (2), à savoir la thèse selon laquelle, de fait, nous pouvons faire des distinctions valides parmi différentes traductions. Et certains auteurs, tels Davidson<sup>8</sup> et Wallace<sup>9</sup>, qui rejettent le behaviorisme, acceptent néanmoins une version de la thèse de l'indétermination. Davidson, en fait, envisage et rejette mon recours au cas de la première personne. Pourquoi la thèse de l'indétermination de la traduction est-elle encore acceptée? Et quels sont les enjeux plus vastes soulevés par le débat? Voilà les questions que j'aborde à présent.

## II

Nous devons considérer trois thèses:

(A) L'indétermination de la traduction.

<sup>8</sup> DAVIDSON, Donald, «The Inscrutability of Reference», *The Southwestern Journal of Philosophy*, Vol. 10, pp. 7-10. Repris dans *Inquiries into Truth and Interpretation*, Clarendon Press, 1984, pp. 227-241.

<sup>9</sup> WALLACE, John, «Only in the Context of a Sentence do Words Have any Meaning», in *Midwest Studies in Philosophy: Studies in the Philosophy of Language*, eds. P.A. FRENCH, T.E. UEHLING JR, AND H.K. WETTSTEIN, Morris, Minnesota, University of Minnesota Press, 1977.

(B) L'inscrutabilité de la référence.

(C) La relativité de l'ontologie.

Dans cette partie, j'expliquerai tout d'abord les relations entre (A) et (B), et j'essaierai ensuite d'en dire davantage sur le caractère de la thèse que Quine avance. Dans la partie suivante, je tenterai de montrer que nous avons tout intérêt à interpréter (C) comme une manœuvre malheureuse visant à sauvegarder la théorie face aux conséquences absurdes de (A) et de (B).

La thèse de l'indétermination de la traduction soutient que là où il est question de traduction et par conséquent de signification, on ne saurait parler de solution correcte ou erronée. Ceci n'est pas dû à quelque gouffre épistémique entre données et conclusion mais au fait qu'il n'y a pas de fait objectif à propos duquel on puisse être dans le vrai ou dans l'erreur.

Selon cette formulation, (B) découle immédiatement de (A). Car s'il n'y a pas de fait objectif permettant de trancher la question de savoir si un locuteur *a voulu dire* lapin plutôt que phase de lapin, alors, de même, il n'y a pas de fait objectif permettant de trancher la question de savoir s'il *se réfère* ou non à un lapin ou à une phase de lapin. En termes fregeïens : l'indétermination du sens entraîne l'inscrutabilité de la référence.

Or, si nous devons interpréter (A) comme affirmant simplement qu'il n'y a pas, en plus des faits concernant les corrélations entre stimulus et réaction, des faits psychologiques objectifs portant sur les significations, il serait difficile de comprendre que nous n'avons pas tiré immédiatement cette conclusion à partir du behaviorisme linguistique extrême, et l'importance accordée à cette histoire de «gavagai», etc... devrait nous laisser perplexes. Mais la thèse (A) est plus forte que la thèse du behaviorisme; c'est-à-dire qu'elle est plus forte que l'assertion selon laquelle il n'y a pas de signification en plus des corrélations entre le stimulus et la réaction. Elle affirme en outre qu'il existe un nombre indéfini de manières de mettre en corrélation le stimulus et la réaction verbale dans le vocabulaire d'une langue étrangère avec celui de la nôtre, qui sont également valides mais mutuellement incompatibles. La thèse selon laquelle il n'y a pas de signification objectivement réelle au-delà des tendances au comportement verbal était déjà postulée au début de la discussion. Quine a rejeté dès le départ tout recours aux significations, conçues psychologiquement. C'est une chose qui n'a jamais été mise en doute. Ce qui l'a été, c'est la possibilité de traduire correctement et avec des justifications empiriques, d'une langue vers une autre, en présupposant le behaviorisme; ce qui était en jeu c'était la possibilité, après adoption du behaviorisme linguistique extrême, d'avoir une notion empiriquement justifiée de l'identité de signification.

Nous saisissons l'importance de cette remarque lorsque nous verrons pourquoi plusieurs des critiques avancées contre Quine manquent leur cible. Chomsky, par exemple, a soutenu à plusieurs reprises que la thèse de l'indétermination de Quine et la thèse habituelle de la sous-détermination des hypothèses par rapport aux données empiriques sont une seule et même

chose<sup>10</sup>. Puisque toute hypothèse empirique affirme davantage que ce que les données autorisent, il y aura toujours des hypothèses qui s'excluent mutuellement et qui seront compatibles avec n'importe quelle donnée actuelle ou possible. Mais la sous-détermination, ainsi comprise, n'implique pas l'inexistence d'un fait objectif à propos des significations. Or la réponse de Quine à l'objection de Chomsky semble à première vue déroutante. Il accorde que l'indétermination est identique à la sous-détermination, mais affirme qu'il s'agit d'une sous-détermination au second degré (at one remove), et que par conséquent il n'y a pas de fait objectif. Il maintient que même si nous avons établi tous les faits de la physique, la sémantique resterait indéterminée. Il écrit :

Par conséquent lorsque je dis qu'il n'y a pas de fait objectif en ce qui concerne, p. ex., les deux manuels de traduction rivaux, je veux dire que les deux manuels sont compatibles avec les mêmes distributions d'états et de relations des particules élémentaires. En un mot, ils sont équivalents d'un point de vue physique<sup>11</sup>.

Mais cette réponse semble inadéquate à Chomsky (et elle me paraissait telle autrefois), parce que l'indétermination, même au second degré, c'est encore de la sous-détermination. Elle ne suffit pas à montrer qu'il n'y a pas de fait objectif. L'objection que Chomsky fait à Quine (et que je reprenais à mon compte) est simplement celle-ci : pour toute propriété «émergente» donnée, de niveau supérieur, il y aura (au moins) deux niveaux de sous-détermination. Il y aura un niveau de sous-détermination de la théorie physique sous-jacente, mais il y aura également une théorie de niveau supérieur, par exemple, psychologique; et l'information du niveau de la microphysique n'est pas suffisante, à elle seule, pour déterminer le niveau de la psychologie. Comme il est arrivé à Chomsky de le dire, si vous fixez la physique, la psychologie demeure ouverte; mais également, si vous fixez la psychologie, la physique demeure ouverte. Par exemple, la théorie de toutes les dispositions des particules physiques qui interviennent dans la constitution de mon corps, en tant que telle, laisserait entière la question de savoir si je ressens ou non une douleur. La thèse selon laquelle je ressens une douleur est doublement sous-déterminée. Mais pourquoi suppose-t-on alors qu'il en va différemment de la signification? Bien entendu, il y a deux niveaux de sous-détermination, mais dans les deux cas il y a des faits objectifs: dans le premier il s'agit de faits psychologiques et dans le second, de faits physiques. Je crois aujourd'hui que cette réponse passe complètement à côté de l'idée de Quine, parce qu'elle ne tient pas compte du fait que Quine commence par postuler que, par-delà les simples tendances à réagir aux stimuli verbaux, il n'existe pas de niveau sémantique doué de réalité psychologique. En d'autres termes, Quine postule initialement

<sup>10</sup> Cf. par exemple, CHOMSKY, Noam, «Quine's Empirical Assumptions», *Synthese*, Vol. 10. pp. 53-68, 1969.

<sup>11</sup> QUINE, W.V.O., *Theories and Things*, Cambridge Massachusetts, 1981, p. 23.



la non-existence de significations (objectivement réelles) conçues psychologiquement. Si vous postulez que celles-ci sont à tout le moins possibles, alors son argument ne tient pas. Mais il semblerait à présent que le vrai débat ne porte pas du tout sur l'indétermination, mais bien sur le behaviorisme linguistique extrême.

Nombre de philosophes tiennent pour démontré que les arguments de Quine suffisent à réfuter toute théorie sémantique mentaliste ou intentionnaliste. Mais ce que notre discussion des objections de Chomsky suggère, c'est que ceux qui le pensent se méprennent complètement sur la nature du débat. Ce n'est qu'en *postulant* la non-existence de toute signification intentionnaliste que l'argument en faveur de l'indétermination aboutit. Une fois ce postulat abandonné, c'est-à-dire dès lors que nous cessons de commettre contre le mentalisme une pétition de principe, il me semble que l'objection de Chomsky est parfaitement valide. Lorsqu'il s'agit de significations conçues en termes psychologiques, la sous-détermination familière de l'hypothèse par rapport aux données (evidence) subsiste, et cette sous-détermination s'ajoute à celle que l'on rencontre au niveau des particules physiques ou du comportement physique brut. Mais qu'importe. Ce sont là des aspects bien connus de toute théorie psychologique. Les significations ne constituent pas un cas particulier et rien n'indique qu'en matière de signification il n'y ait pas de fait objectif.

Pour approfondir notre compréhension de ces idées, nous devons à présent porter notre attention sur la thèse de la relativité de l'ontologie.

### III

Quine reconnaît que les démonstrations de l'indétermination de la traduction et de l'inscrutabilité de la référence paraissent mener à des conséquences absurdes. Il écrit :

Il pourrait sembler que nous sommes en train de nous enfermer dans la position absurde selon laquelle il n'y a aucune différence, que ce soit du point de vue interlinguistique ou intralinguistique, objectif ou subjectif, entre se référer à des lapins et se référer à des parties ou à des phases de lapins ; ou entre se référer à des formules et se référer à leurs nombres de Gödel. Ce qui est certainement absurde, car cela impliquerait qu'il n'y a pas de différence entre le lapin et chacune de ses parties ou phases, et pas de différence entre une formule et son nombre de Gödel. La référence commencerait alors à apparaître comme un non-sens, non seulement pour une traduction radicale mais de surcroît pour mon idiolecte<sup>12</sup>.

La thèse de l'indétermination semble impliquer la conséquence absurde que l'indétermination et l'inscrutabilité s'appliquent dans le cas de la première

<sup>12</sup> QUINE, W.V.O., *Ontological Relativity and Other Essays*, New York, Columbia University Press, 1969, pp. 47-48.

personne, c'est-à-dire à soi-même : « Pour que cela ait un sens de dire à propos de moi-même que je me réfère à des lapins et à des formules et non à des phases de lapin ou à des nombres de Gödel, il faut que l'on puisse le dire de manière sensée également à propos de quelqu'un d'autre »<sup>13</sup>.

Quine reconnaît ici quelque chose qu'un grand nombre de ceux qui le critiquent n'ont pas saisi, à savoir la réelle absurdité de l'argument en faveur de l'indétermination, dès lors que l'on poursuit jusqu'au bout ses conséquences logiques : mené à sa conclusion, l'argument n'a pour l'essentiel rien à voir avec la traduction d'une langue vers une autre, ni même avec le fait de comprendre un locuteur de notre propre langue. Si l'argument est valide, il aura comme résultat qu'il n'y a pas de différence *pour moi* entre *vouloir* dire lapin ou phase de lapin, et ceci à son tour implique qu'il n'y a pas de différence pour moi entre l'acte de me *référer* à un lapin et l'acte de me référer à une phase de lapin, et qu'il n'y a pas de différence entre *être* un lapin et être une phase de lapin. Et tout ceci est une conséquence du postulat behavioriste d'après lequel il n'y a pas de signification autre que behavioriste. Dès que nous concédons que, considérées sous l'angle de la « signification-stimulus » behavioriste, les expressions « Voilà un lapin » et « Voilà une phase de lapin » sont des « synonymes-par-le-stimulus », tout le reste en découle, car selon l'hypothèse behavioriste il n'existe aucune autre espèce de signification ou de synonymie objectivement réelle. Je pense, avec Quine, que ces conséquences sont à première vue absurdes, mais s'il devait subsister quelque doute à ce sujet, on se rappellera que ma (ou votre) compréhension de l'argument sur « Gavagai » repose entièrement sur le fait que nous savons, dans notre propre cas, qu'il existe une différence entre vouloir dire lapin, phase de lapin, partie de lapin, etc..

J'ai dit dans la section précédente que la thèse de l'indétermination soutient qu'il ne peut y avoir de traduction empiriquement fondée des mots d'une langue vers ceux d'une autre, une fois postulé le behaviorisme. Mais si cette thèse est valide, il ne peut même pas y avoir de traduction « correcte » à l'intérieur d'une seule et même langue. En observant mon idiolecte du français, je ne peux décider si par « lapin » j'entends une phase de lapin, une partie de lapin, ou que sais-je encore. Quine n'avait nul besoin d'envisager le cas des locuteurs de la langue « Gavagai ». Il aurait pu se borner à observer dans son propre cas qu'il n'y a pas de différence « empirique » entre vouloir dire telle chose ou telle autre, et que, par conséquent, il n'y a pas de différence réelle du tout. Et ce résultat, comme il le constate avec raison, est absurde. *Si la thèse de l'indétermination s'avérait être vraie, nous ne serions même pas capables d'en comprendre la formulation, car lorsqu'on nous dirait qu'il n'y a pas de faits qui déterminent quelle expression, de « lapin » ou de « phase de lapin », est une traduction correcte, nous ne devrions même pas être capables de saisir une*

<sup>13</sup> QUINE, *ibid.* p. 47.



*quelconque différence (objectivement réelle) entre les deux expressions françaises.*

Voici quelle est l'image de Quine : je suis une machine capable de recevoir des stimulations nerveuses (nerve hits) et capable d'émettre des sons. J'ai tendance à émettre certains sons en réaction à certaines stimulations nerveuses ; et, en toute objectivité, c'est la seule chose qui compte en matière de signification. La signification-stimulus de «Voilà une phase de lapin» est la même que celle de «Voilà un lapin», puisque ces sons sont causés par les mêmes stimulations nerveuses. Ce n'est pas simplement que Quine dispose d'une notion technique de «signification-stimulus» qu'il désire ajouter à la notion de signification qui est celle du sens commun. Pas du tout. Ce qu'il pense, c'est que, du point de vue de la réalité objective, la signification-stimulus est la seule signification qui soit. Et c'est sa notion de signification-stimulus qui est à la source de l'absurdité.

Pour résoudre cet «embarras», selon Quine, il faut bien saisir la *relativité* de la référence et de l'ontologie. «La référence *est* un non-sens sauf relativement à un système de coordonnées»<sup>14</sup> et le système de coordonnées nous est fourni par une langue d'arrière-plan. La question de savoir si par «lapin» j'entends lapin reçoit une réponse qui revient simplement à considérer la langue française d'arrière-plan comme donnée, à «acquiescer en notre langue maternelle et à prendre les mots de celle-ci littéralement.»<sup>15</sup> De même qu'en physique il n'y a pas de sens à parler de la position et de la vitesse d'un objet sauf relativement à un système de coordonnées, de même il n'y a de sens à parler de la référence d'une expression que par rapport à une langue d'arrière-plan. Et, de plus, lorsqu'il s'agit de la traduction à partir d'une autre langue, la référence est doublement relative ; relative en premier lieu par rapport au choix d'une langue d'arrière-plan vers laquelle on traduit la langue-cible, relative ensuite par rapport au choix d'un manuel pour traduire les mots de la cible vers l'arrière-plan.

Mais cette réponse dissipe-t-elle l'absurdité apparente ? Je ne vois pas comment elle pourrait le faire et j'irai même jusqu'à défendre l'idée qu'il s'agit ici d'une simple répétition du problème, plutôt que d'une solution.

Je crois qu'avec la thèse de la relativité nous avons atteint le point nodal de l'argument concernant l'indétermination. En examinant celui-ci nous pouvons oublier tout ce qui a trait à «gavagai» et à la traduction radicale, qui ne sont que des illustrations imagées des conséquences du behaviorisme. La thèse cruciale peut être exemplifiée comme suit :

il n'y a pas de différence empirique entre l'affirmation selon laquelle lorsque j'ai dit «lapin», j'ai voulu dire lapin, et cette autre selon laquelle, en employant le même mot, j'ai voulu dire, par exemple, phase de lapin.

<sup>14</sup> QUINE, *ibid.*, p. 47.

<sup>15</sup> QUINE, *ibid.*, p. 49.

Ceci est une conséquence de la thèse originelle de *Word and Object*, et elle est considérée désormais comme absurde. Pour échapper à cette absurdité nous substituons à la thèse originelle de la relativité une version corrigée : relativement à un schème de traduction arbitrairement choisi, nous pouvons établir que j'ai voulu dire lapin, relativement à quelque autre schème, également arbitraire, que j'ai voulu dire, par exemple, phase de lapin, *et il n'y a pas de différence empirique entre les deux schèmes*.

Mais la version corrigée demeure tout aussi absurde et, en fait, exprime la même absurdité que la version primitive. Et ceci ne devrait pas nous surprendre, car l'absurdité a surgi, dès le départ, à propos d'un discours déjà relativisé ; elle a surgi à propos de mon idiolecte du français. L'absurdité, c'est que si je suppose que mon idiolecte est un ensemble déterminé de tendances au comportement verbal, alors toute traduction d'un mot par un autre dans mon idiolecte est absolument arbitraire et dépourvue de contenu empirique. Je n'ai aucun moyen de savoir si en disant «lapin» je désigne un lapin, une phase de lapin, une partie de lapin, etc. Ceci s'applique même dans le cas où l'on se borne à supprimer les guillemets : il n'est même pas possible de justifier l'assertion selon laquelle par «lapin» j'entends lapin. Dire que nous pouvons fixer la signification et la référence grâce au choix arbitraire d'un manuel de traduction ne suffit pas à lever cette difficulté. Le caractère arbitraire du choix de ce manuel de traduction est précisément ce qui fait problème, car il reflète le caractère arbitraire du choix opéré préalablement parmi un ensemble d'hypothèses analytiques alternatives. La thèse de la relativité de Quine ne supprime pas l'absurdité, elle ne fait que la reproduire.

Lorsque Quine nous recommande d'acquiescer en notre langue maternelle et de prendre les mots littéralement, nous devons nous rappeler que selon lui notre langue maternelle consiste en un ensemble de tendances au comportement verbal, en réaction à des stimuli sensoriels, et si l'on s'en tient à cette conception, la valeur littérale de «lapin» et celle de «phase de lapin» sont indiscernables. Nous sommes vraiment confrontés à un choix. Nous ne pouvons pas d'un côté exiger un behaviorisme rigoureux qui implique qu'il n'y a pas de fait objectif, pour ensuite, lorsque nous rencontrons des difficultés, faire appel à une notion naïve de langue maternelle ou vernaculaire dont les mots ont une valeur littérale en plus de leur contenu empirique comportemental. Si nous prenons notre behaviorisme au sérieux, notre langue maternelle apparaîtra comme la source même de l'indétermination et cette valeur littérale comme une tromperie, si elle doit suggérer qu'il y a des différences empiriques quand en fait il n'y en a pas.

Mais qu'en est-il de l'analogie avec la physique ? Nous délivrera-t-elle de l'absurdité ? Un des traits curieux de toute cette discussion est la vitesse avec laquelle on tire des conclusions à vous couper le souffle, sur la base de quelques remarques sommaires et de quelques exemples à peine esquissés. Pour tenter de savoir un peu plus clairement de quoi il en retourne, essayons de

formuler ce point particulier un peu plus soigneusement. Pour commencer, j'aimerais expliciter davantage quelques-unes des intuitions «pré-quineennes» et de sens commun qui m'incitent, et qui jusqu'à un certain point incitent Quine lui-même, à penser que les thèses de l'indétermination et de l'inscrutabilité aboutissent ou menacent d'aboutir à des résultats absurdes. Pour rendre les choses intuitivement plus faciles, considérons le cas de la traduction d'une langue vers une autre, bien qu'il soit important de garder présent à l'esprit le fait que toutes les difficultés rencontrées dans ce cas se rencontrent également dans le cas d'une seule et même langue. Supposons que je sois en train de conduire en compagnie de deux amis anglais, Henry et Peter, et qu'un lapin traverse la route devant la voiture. Je déclare alors: «Voilà un lapin». Supposons encore que Henry et Peter ne connaissent pas la signification du mot français «lapin», de sorte qu'ils essaient tous deux de le traduire de façon compatible avec mes tendances au comportement verbal. On peut imaginer que Henry conclura que «lapin» signifie «rabbit stage» et que Peter, se fondant sur les mêmes indices, décidera que ce mot signifie «undetached rabbit part». Or, d'après nos intuitions pré-quineennes, le cas de Henry et de Peter ne fait pas problème: tous deux se trompent. C'est un fait manifeste me concernant que lorsque j'ai dit «lapin» je ne voulais pas dire «rabbit stage» ou «undetached rabbit part». Ce ne sont là que des mauvaises traductions. Bien entendu, lorsque j'affirme cela, je fais certaines hypothèses au sujet des significations de ces expressions anglaises et par conséquent au sujet des significations que Henry et Peter attachent à ces expressions. Et ces hypothèses, comme toutes les hypothèses empiriques, sont entachées de la sous-détermination ordinaire des hypothèses par rapport aux données. En supposant que j'aie formé les bonnes hypothèses, Henry et Peter sont tout simplement dans l'erreur. Et même en supposant qu'elles ne le soient pas, si elles sont incorrectes d'une certaine manière bien spécifique, alors Henry et Peter ont bel et bien raison. C'est-à-dire que si, par exemple, Henry entend par «rabbit stage» ce que j'entends par «rabbit», il m'aura parfaitement compris; simplement, il exprime cette compréhension de manière excentrique. Qu'Henry ou Peter aient raison quant à la signification que j'ai visée ou que j'aie raison de penser qu'ils se trompent sur ce point, ce qu'il importe de remarquer dans les deux cas, c'est qu'il y a un fait objectif à propos duquel on peut être dans le vrai ou dans l'erreur<sup>16</sup>.

<sup>16</sup> Un des aspects les plus déroutants de toute la littérature concernant ces sujets est constitué par les remarques que font certaines personnes au sujet de la capacité de parler deux langues ou plus et de traduire d'une langue vers l'autre. Quine parle des «équations traditionnelles» (*Word and Object* p. 28) pour traduire d'une langue vers une autre. Mais à l'exception de quelques locutions plutôt rares, la tradition n'a rien à voir avec cette question. «C'est une tradition, je suppose, de traduire la «Bedeutung» de Frege par le mot «référence», bien que telle ne soit pas sa signification en allemand.» Quand je traduis «papillon» par «butterfly», par exemple, aucune tradition ne s'en mêle; ou, si

Voilà quelques-unes des intuitions de sens commun auxquelles nous devons faire droit. L'analogie tirée de la relativité du mouvement nous sort-elle d'embaras? Prenons cette idée au sérieux et mettons-la à l'épreuve. Supposons que, pendant que nous conversons dans la voiture à propos de lapins, Henry exprime l'idée que nous roulons à 60 kilomètres à l'heure, alors que Peter maintient que nous roulons seulement à 5 kilomètres à l'heure. Il s'avère plus tard que Peter a estimé notre vitesse par rapport à celle d'un gros camion que nous dépassions et qu'il était en train d'observer, alors qu'Henry parlait de notre vitesse par rapport à la surface de la route. Ces relativités une fois identifiées, toute apparence de paradoxe ou de désaccord se dissipe. Peter et Henry ont tous deux raison. Mais peut-on dire, de façon analogue, qu'ils ont raison à propos de la traduction de «lapin» consécutivement à l'identification des systèmes de coordonnées respectifs? Avons-nous affaire dans ce cas à quelque mouvement doué de vitesses sémantiques différentes par rapport à différents systèmes linguistiques de coordonnées? Il me semble que même après avoir été relativisées, de telles absurdités restent bel et bien absurdes.

Du point de vue de Quine, j'ai raison, par rapport au français, de penser que j'ai voulu dire lapin, Peter a raison, par rapport à l'anglais, de penser que j'ai voulu dire «undetached rabbit part», et Henry a également raison, par rapport à l'anglais, de penser que j'ai voulu dire «rabbit stage», *et cela bien que les traductions d'Henry et de Peter soient mutuellement incompatibles et incompatibles toutes deux avec celle que je donnerais*. Pour répondre à cette objection il ne suffit pas de soutenir que l'inconsistance apparente provient du fait que chacun de nous dispose de manuels de traduction différents, car le problème que nous essayons de régler est que nous savons déjà que les manuels d'Henry et de Peter donnent des traductions carrément fausses. Ce dont nous essayons de rendre compte, c'est précisément de l'apparente inexactitude des manuels de traduction. Pour dire les choses de manière plus générale, le but de l'analogie avec la physique consistait à montrer que nous pouvions dissiper les paradoxes et les absurdités apparentes en établissant que ceux-ci sont tout aussi illusoire et irréels que dans le cas de la physique. Nous voyons bien qu'il n'y a aucune absurdité à supposer que nous roulons à la fois à 5 et à 60 kilomètres à l'heure, dès lors que nous savons que notre vitesse est relative à

elle le fait, c'est certainement à mon insu. Je rends «papillon» par «butterfly» parce que c'est ce que «papillon» veut dire en anglais. De façon similaire, DUMMETT parle des «conventions» régissant la traduction d'une langue vers une autre (cf. Dummett, M.E., «The Significance of Quine's Indeterminacy Thesis», *Synthese*, Vol. 27, Nos. 3/4, July-August 1974, pp. 351-397.) Mais le point important est justement que si vous savez ce que les mots veulent dire, des conventions additionnelles sont superflues. Par convention le chiffre «2» désigne le nombre deux dans la notation arabe, «II» désigne le même nombre dans la notation romaine. Mais pour cette même raison, nous n'avons nul besoin d'une convention additionnelle stipulant que «2» peut être traduit par «II».



des systèmes de coordonnées différents. Mais l'analogie entre la physique et la signification tourne court. Même après avoir relativisé cette dernière, nous restons empêtrés dans les mêmes absurdités.

Pourquoi l'analogie tourne-t-elle court? En physique la position et le mouvement d'un corps consistent entièrement en leurs relations à quelque système de coordonnées, mais la signification ne peut être semblablement réduite aux seules relations qu'un mot entretient avec la langue à laquelle il appartient; si elle pouvait l'être, toute traduction deviendrait résolument inconcevable. Alors que nous ne pouvons pas séparer de sa référence à un système de coordonnées particulier le mouvement ou la position spécifiques d'un objet pour les traduire dans les termes d'un autre système, nous sommes capables d'extraire une signification bien précise d'un certain système linguistique et de trouver une expression possédant cette même signification au sein d'un autre système linguistique. Il va de soi que c'est relativement<sup>17</sup> à une langue à laquelle il appartient, qu'un mot a la signification qui est la sienne, mais la relativité du *fait de posséder* une signification présuppose la non-relativité de la *signification* elle-même. Rien d'analogue ne se produit dans le cas de la relativité de la position et du mouvement physiques.

Quelqu'un pourrait objecter que tout se passe comme si je présupposais le «mythe du musée», celui-là même que Quine conteste, et qui est le point de vue selon lequel il existe une classe d'entités mentales appelées «significations». Mais mon argument reste neutre par rapport aux différentes théories possibles de la signification. Peu importe que la signification soit affaire d'idées dans la tête à la Hume, de tendances au comportement à la Quine, d'emplois de mots à la Wittgenstein, ou de capacités intentionnelles à la moi-même. Quoi qu'il en soit de la nature de la signification, nous devons distinguer la thèse, vraie, selon laquelle c'est relativement à une langue qu'un mot possède la signification qui est la sienne, de celle, fautive, selon laquelle la signification elle-même est relative à une langue. Et, de fait, nous sommes maintenant en mesure de formuler cet argument d'une manière qui soit indépendante à l'égard de toute théorie particulière de la signification: veuillez m'accorder qu'il existe une distinction entre des séquences phonétiques (mots) qui sont signifiantes et d'autres qui sont dénuées de signification. Ainsi, en français, «lapin» est doué de signification, «flurg» ne l'est pas. De telles remarques s'appliquent toujours relativement à une langue. Il se peut que dans quelque autre langue «flurg» signifie quelque chose et que «lapin» ne signifie rien du tout. Mais si «lapin», contrairement à «flurg», veut dire quelque

<sup>17</sup> Je défends ailleurs l'idée que la signification visée par le locuteur n'est opérante que relativement à tout un réseau d'états intentionnels et à tout un Arrière-Plan de capacités pré-intentionnelles. Je crois que le caractère radical de cette relativité a été largement sous-estimé et, à vrai dire, que celle-ci est en fait bien plus radicale que ne l'est la relativité impliquée par la thèse quiniennne de l'indétermination, mais ceci est sans rapport avec l'aspect de la controverse sur l'indétermination qui nous occupe.

chose en français, alors «lapin» doit avoir quelque caractéristique qui fait défaut à «flurg». Appelons cette caractéristique du mot sa signification, et nommons la classe de telles caractéristiques: significations. Or, le fait que «lapin» possède la caractéristique particulière qui est la sienne, uniquement en vertu de sa relation au français, n'implique pas que cette caractéristique, sa signification, ne puisse exister qu'en vertu de sa relation au français. De fait, la question de savoir s'il y a une traduction de «lapin» dans une autre langue n'est pas distincte de la question de savoir si dans cette langue il existe une expression ayant cette même caractéristique. L'analogie entre relativité physique et relativité sémantique échoue du fait que la position et le mouvement physiques n'ont pas d'autres caractéristiques en plus de leurs relations à des systèmes de coordonnées. Et l'argument de Quine est une *reductio ad absurdum*, parce qu'il montre que la totalité des tendances au comportement verbal ne suffit pas à rendre compte de certaines distinctions concernant la signification, distinctions que nous reconnaissons de manière indépendante, comme, par exemple, celle qui existe entre la signification de «lapin» et celle de «phase de lapin». Vous n'éviterez pas la *reductio* en attirant l'attention sur le fait que c'est seulement relativement au français que «lapin» possède la caractéristique (la signification) qui est la sienne, parce que la *reductio* porte sur cette caractéristique elle-même, et que celle-ci n'est pas relative au français.

Mon but jusqu'à présent n'a pas été de réfuter le behaviorisme linguistique extrême, mais de montrer:

premièrement, qu'il est préférable de considérer la thèse de l'indétermination de la traduction comme une *reductio ad absurdum* des prémisses dont elle dérive plutôt que comme un résultat surprenant découlant de prémisses bien établies;

deuxièmement, que la théorie de la relativité de l'ontologie ne réussit pas à dissiper les absurdités qu'entraîne apparemment la thèse de l'indétermination.

Le behaviorisme linguistique est-il en lui-même réfutable? Il y a eu tant de réfutations du behaviorisme sous toutes ses formes qu'il semble superflu de reproduire ici l'une ou l'autre d'entre elles. Mais il vaut la peine de signaler que l'argument de Quine a la même forme que les réfutations courantes et traditionnelles du behaviorisme. Nous savons à partir de notre propre cas, à partir du cas de la première personne, que le behaviorisme est erroné, parce que nous savons que nos propres phénomènes mentaux ne sont pas équivalents à des tendances au comportement verbal. Éprouver une douleur est une chose, avoir la disposition à manifester le comportement de quelqu'un qui souffre en est une autre. Le comportement ne suffit pas pour rendre compte de la douleur, parce qu'on peut manifester le comportement sans éprouver la douleur, et inversement. Analogiquement, d'après l'argument de Quine, les tendances au comportement verbal ne suffisent pas pour rendre compte de la significa-



tion, parce qu'on peut manifester un comportement verbal conforme à une certaine signification sans que celle-ci représente nécessairement la signification que l'on vise.

Que dirions-nous de quelqu'un qui proposerait une nouvelle théorie des fondements des mathématiques, qui permettrait de dériver  $2 + 2 = 5$  à partir des nouveaux axiomes choisis? Qu'il a fait une nouvelle découverte importante ou bien plutôt qu'il a réfuté ses axiomes au moyen d'une *reductio ad absurdum*? J'ai de la peine à imaginer une *reductio ad absurdum* du behaviorisme plus percutante que l'argument quinién sur l'indétermination, et la raison en est que celui-ci refuse l'existence à des distinctions dont nous reconnaissons la validité à partir de ce que nous savons sur nous-mêmes.

#### IV

J'ai essayé de montrer que les thèses de l'indétermination et de l'inscrutabilité dépendent de certains postulats propres au behaviorisme et que, par conséquent, ces résultats peuvent également être considérés comme des réfutations de cette doctrine. Cela étant, une question intéressante se pose. Pourquoi certains philosophes qui n'adhèrent pas au behaviorisme acceptent-ils ces thèses? Considérons le cas de Donald Davidson, qui accepte la thèse de l'indétermination tout en rejetant explicitement le behaviorisme. Davidson considère que la notion de «tenir une phrase pour vraie» (c'est-à-dire croire qu'elle est vraie), qui est franchement intentionnaliste, constitue la notion de base pour construire une théorie de la signification. Quel est donc le point d'accord entre Quine et lui au sujet de l'indétermination? A-t-il quelque chose à dire concernant l'embarras auquel Quine se trouve confronté? Comment traite-t-il le cas de la première personne? Davidson répond ainsi à la première question:

Le point crucial à propos duquel je suis d'accord avec Quine pourrait être formulé comme suit: toutes les données pouvant être invoquées pour ou contre une théorie de la vérité (interprétation, traduction) prennent la forme de faits à propos d'événements ou de situations du monde qui causent, ou causeraient, l'assentiment ou le refus du locuteur à chacune des phrases de son répertoire<sup>18</sup>.

Autrement dit, tant que la phrase complète reste l'unité d'analyse et tant que ce qui cause la réponse du locuteur reste de l'ordre de l'état de chose objectif — cette réaction pouvant par ailleurs être comprise indifféremment en termes d'assentiment ou de refus, comme le veut Quine, ou en termes de «tenir une phrase pour vraie» comme Davidson le pense — Davidson demeure d'accord avec Quine au sujet de la thèse de l'indétermination (Quelques divergences subsistent quant à son champ d'application.).

<sup>18</sup> DAVIDSON, op. cit., p. 235.

Mais de quelle manière précise Davidson conçoit-il cet argument? Comment fait-il pour aboutir, malgré son rejet du behaviorisme, au résultat selon lequel la référence est inscrutable? Je crois qu'une lecture attentive du texte suggère qu'il accepte bel et bien une version modifiée de la conception quinienne de ce qu'est une théorie empirique de la signification. Bien qu'il retienne une psychologie de type intentionnaliste, il soutient que les faits sémantiques qui portent sur la signification des énonciations doivent être accessibles à chacun de ceux qui participent à la situation linguistique, et c'est pourquoi le cas de la première personne ne revêt à ses yeux aucune importance particulière.

Quine se satisfait d'un appareillage de stimuli et de tendances à réagir verbalement, et Davidson de conditions du monde (correspondant aux stimuli de Quine) ainsi que de l'attitude psychologique consistant à «tenir pour vrai», qui vise la phrase. Mais puisque cette dernière, par opposition à ses parties, reste l'unité de mise à l'épreuve empirique, et puisque des schèmes différents pour l'interprétation des phrases en termes de leurs parties peuvent être rendus compatibles avec les mêmes faits (qui portent sur les phrases qu'un locuteur tient pour vraies et sur les conditions sous lesquelles il les tient pour telles), Davidson maintient que nous aboutissons encore et toujours à l'inscrutabilité. L'idée de base est qu'il y aura différentes façons de faire correspondre les objets aux mots, et que plusieurs d'entre elles peuvent figurer légitimement dans une théorie de la vérité qui expliquerait pourquoi un locuteur tient une phrase pour vraie.

Ce qui déroute dans le cas de Davidson, c'est que si l'on dispose l'argument sous la forme d'une série d'étapes, on s'aperçoit que pour déduire l'inscrutabilité, il est nécessaire d'ajouter une prémisse supplémentaire qui a trait à la conception de ce qu'est une théorie empirique de la signification. Voici quelles sont les étapes:

(1) Pour l'interprétation radicale, la phrase constitue l'unité minimale d'analyse empirique (par opposition aux éléments sous-phrastiques).

(2) La seule donnée empirique pour l'interprétation radicale est constituée par le fait que les locuteurs tiennent certaines phrases pour vraies dans certaines situations.

(3) Il existe différentes façons, mutuellement incompatibles, de faire correspondre les mots aux objets, et, parmi celles-ci, un nombre indéterminé qui peut prétendre expliquer valablement pourquoi un locuteur tient une certaine phrase pour vraie.

Ces trois points n'impliquent aucune inscrutabilité ou indétermination quant à ce que le locuteur veut réellement dire et ce à quoi il se réfère. Une prémisse additionnelle est requise. Quelle est-elle? Je crois qu'elle peut se formuler comme suit:

(4) Tous les faits sémantiques doivent être publiquement accessibles tant au locuteur qu'au récepteur. Si l'interprète n'est pas en mesure de faire cer-

taines distinctions sur la base de données publiques et empiriques, il n'y a pas lieu d'établir ces distinctions.

Voici l'un de ses exemples: si chaque chose possède une ombre, alors dans des circonstances où un locuteur tient la phrase «Wilt est grand» pour vraie, nous pouvons entendre «Wilt» comme désignant Wilt et «est grand» comme désignant les choses qui sont grandes, ou bien nous pouvons considérer, de manière empiriquement tout aussi justifiable, que «Wilt» se réfère à l'ombre de Wilt et que «est grand» se réfère aux ombres portées par les choses qui sont grandes. La première version affirme que «Wilt est grand» est vrai si, et seulement si Wilt est grand. La deuxième affirme que «Wilt est grand» si, et seulement si l'ombre de Wilt est l'ombre d'une chose qui est grande.

Davidson résume ainsi l'argument:

L'argument en faveur de l'inscrutabilité de la référence comporte deux étapes. Dans la première nous reconnaissons l'équivalence empirique de différents schèmes de référence. Dans la seconde nous montrons que bien qu'un interprète puisse distinguer parmi ces différents schèmes, l'existence même de ceux-ci l'empêche d'identifier univoquement la référence des prédicats du locuteur, et en particulier le prédicat «désigne» (refers to), même relativisé ou indicé. *Ce qu'un interprète ne peut décider sur des bases empiriques au sujet de la référence des mots du locuteur ne saurait être une propriété empirique de ces mots.* Par conséquent ces derniers ne déterminent pas univoquement un schème de référence, même si celui-ci est choisi parmi des alternatives arbitraires<sup>19</sup>. (Je souligne)

Pour comprendre cet argument il est essentiel de voir qu'il repose sur le postulat particulier ayant trait à la nature même d'une théorie empirique du langage et sur le caractère public de la sémantique, que j'ai déjà mentionné. En soi, le fait que différents schèmes de référence sont compatibles avec l'ensemble des données empiriques et publiques n'implique nulle indétermination ou inscrutabilité. En réalité, nous retrouvons ici à nouveau la thèse bien connue de la sous-détermination: des hypothèses différentes peuvent rendre compte, les unes comme les autres, des attitudes du locuteur consistant à tenir une phrase pour vraie; néanmoins, il se peut que l'une de ces hypothèses, et pas une autre, s'accorde avec la signification précise qu'un locuteur entend donner aux mots qu'il emploie. Pour parvenir à l'inscrutabilité, une prémisse supplémentaire est nécessaire: puisque le langage est public, tous les faits de signification doivent être des faits publics. La signification est une affaire «empirique», et l'élément empirique du langage doit être accessible également à tous les interprètes. Ce n'est qu'en posant ce postulat, c'est-à-dire en épousant cette conception particulière de ce qui constitue le caractère «empirique» et «public» du langage, que l'argument peut être rendu contraignant.

<sup>19</sup> DAVIDSON, op. cit., p. 235.

Afin d'approfondir notre compréhension de la question litigieuse, faisons contraster la manière dont Davidson rend compte de la situation linguistique avec celle du sens commun. Pour le sens commun, lorsque j'affirme: «Wilt est grand», «Wilt» désigne Wilt et «est grand» signifie est grand. En disant «Wilt», je ne me réfère ni implicitement ni explicitement aux ombres, et il en va de même lorsque je dis «est grand». Or il ne s'agit là que de faits tout simples me concernant. Il ne s'agit pas d'hypothèses théoriques avancées pour expliquer mon comportement ou mes attitudes, du style «tenir pour vrai». Bien au contraire, toute théorie de ce type doit procéder de faits de ce genre. Mais du point de vue de Davidson, il n'existe aucune raison empirique de m'attribuer ces différents états intentionnels. Puisque les seuls faits empiriques auxquels il nous est permis d'avoir recours sont des faits concernant la question de savoir quelles sont les phrases que je tiens pour vraies, et sous quelles conditions (publiquement observables), il n'y a aucun moyen de tracer les distinctions sur lesquelles nos intuitions de sens commun mettent l'accent. Comme dans le cas du behaviorisme, des interprétations différentes et mutuellement incompatibles au niveau sous-phrastique, c'est-à-dire au niveau des mots et des expressions, pourront toutes être compatibles avec les faits relatifs à la question de savoir quelles phrases je tiens pour vraies, et sous quelles conditions je le fais.

Mais la version de l'inscrutabilité de Davidson commence à apparaître comme une *reductio ad absurdum* de ses propres prémisses, à l'instar de la théorie de Quine, qui constituait une *reductio ad absurdum* du behaviorisme.

Avant de tirer une telle conclusion, examinons d'abord comment il répond à l'objection évidente suggérée par le point de vue du sens commun: puisque dans le cas de notre propre usage du langage nous savons bel et bien que, par exemple, nous nous référons à Wilt et non à son ombre, et puisque ce que nous recherchons en tentant de comprendre une autre personne, c'est ce que nous avons déjà dans notre propre cas, à savoir des sens (plus ou moins) déterminés et des références déterminées, pourquoi devrait-on supposer que les sens et les références d'autrui sont moins déterminés que les nôtres? Bien entendu, en aucun cas je ne suis à l'abri de l'erreur. Il peut m'arriver de supposer que quelqu'un se réfère à Wilt alors qu'en réalité c'est de l'ombre de celui-ci qu'il parle. Mais il s'agira alors de la sous-détermination normale des hypothèses portant sur l'esprit d'autrui par rapport aux données publiquement disponibles, et non d'une forme quelconque d'inscrutabilité. Bref, que dit Davidson à propos de l'embarras auquel Quine se trouve confronté, c'est-à-dire à propos du cas de la première personne?

Peut-être quelqu'un (certainement pas Quine) serait-il tenté de dire: 'Mais le locuteur au moins doit savoir à quoi il se réfère'. Il convient de s'opposer fermement à cette pensée. Les aspects sémantiques du langage sont des aspects publics. Ce que personne n'arrive à découvrir en recourant à la totalité des données pertinentes ne



saurait faire partie de la signification. Et puisque le locuteur doit savoir cela, au moins confusément, *il ne peut même pas se proposer d'employer les mots avec une référence unique en tête car il sait que ses paroles ne peuvent en aucun cas faire savoir à quelqu'un d'autre quelle est cette référence*<sup>20</sup>. (Je souligne)

Quine essaye d'éviter l'embarras en invoquant une forme de relativité, mais d'après Davidson, il n'existe pas vraiment d'embarras. Les aspects sémantiques sont des aspects publics, et vu que l'indétermination s'applique aux aspects publics, toute référence unique est impossible. Qui plus est, je dois savoir cela, «au moins confusément», par conséquent je ne peux même pas me proposer de faire référence à des lapins par opposition à des parties de lapin, et je ne peux pas me proposer de faire référence à Wilt plutôt qu'à son ombre<sup>21</sup>.

Or je crois qu'un tel point de vue est bien étrange, et je vais l'examiner d'un peu plus près. Admettons, tout d'abord, que pour des langues publiques comme le français ou l'anglais, il y a au moins une façon claire de comprendre en quel sens les aspects sémantiques sont effectivement des aspects publics. C'est simplement en ce sens que, en anglais et en français, différentes personnes peuvent comprendre les mêmes expressions de la même manière. Admettons encore, du moins pour l'instant, que la sous-détermination s'applique aux aspects publics, en ce sens tout au moins : il se pourrait que je donne des interprétations différentes et mutuellement incompatibles des paroles de quelqu'un, interprétations qui seraient compatibles avec toutes les données actuelles et possibles se rapportant à la question de savoir quelles sont les phrases qu'il tient pour vraies. Mais que s'ensuit-il ? Nous avons vu au cours de notre discussion de la position de Quine que l'indétermination, contrairement à la sous-détermination, n'apparaît comme conséquence qu'à condition d'exclure le mentalisme dès le départ. Elle n'est pas une conséquence de la sous-détermination en tant que telle. Mais, similairement, selon Davidson, nous n'aboutissons à l'indétermination qu'à la condition de tenir pour acquis dès le départ que des faits sémantiques différents doivent nécessairement produire des conséquences différentes publiquement observables. C'est seulement en postulant cela que nous parvenons à la conclusion que la signification et la référence du locuteur sont indéterminées et inscrutables. Cependant, ma thèse est que nous savons, indépendamment de tels arguments, que cette conclusion est fautive, et que par conséquent il est impossible que toutes les prémisses dont elle découle soient vraies. Comment savons-nous que cette conclusion est fautive ? Nous le savons parce que, dans notre propre cas, nous savons si nous voulons parler de Wilt, par exemple, par opposition à son

<sup>20</sup> DAVIDSON, op. cit., p. 235.

<sup>21</sup> Kirk Ludwig m'a signalé que ceci semble entraîner une sorte de paradoxe pragmatique vu que nous devons, pour énoncer la théorie, spécifier des distinctions qui, d'après la théorie elle-même, ne peuvent être spécifiées.

ombre, ou de lapins, par opposition à des phases de lapin. Lorsque j'essaye de comprendre quelqu'un, j'essaye d'obtenir à son sujet ce dont je dispose déjà pour moi-même. Or dans mon propre cas, lorsque je me comprends moi-même, mon identification des phrases que je tiens pour vraies, et des conditions externes sous lesquelles je les tiens pour vraies n'épuise pas la totalité de ce que je sais. Pour dire les choses sommairement: en plus, je sais ce que je veux dire. En outre, si quelqu'un comprend correctement mes propos, il saura ce que je veux dire, et ceci ne peut être réduit à la question de savoir quelles sont les phrases que je tiens pour vraies et sous quelles conditions. Donc si sa compréhension de mes paroles exige plus que cela, ma compréhension des siennes exigera aussi davantage. Il ne suffit pas que je connaisse ses attitudes du type «tenir pour vrai», pour qu'on puisse dire que je comprends pleinement ses propos. Et pourquoi cela devrait-il suffire, alors que cela ne suffit pas à me comprendre moi-même? et puisque, répétons-le, j'essaye d'obtenir dans le cas d'autrui ce dont je dispose automatiquement dans le mien, d'autres choses sont requises, en plus de la connaissance de ces attitudes.

Mais qu'en est-il de l'affirmation de Davidson selon laquelle ce qu'un interprète ne peut découvrir sur la base de la totalité des données pertinentes ne saurait faire partie de la signification? Eh bien, cela dépend de ce qu'il faut entendre par «découvrir sur la base de la totalité des données pertinentes». Du point de vue du sens commun, je découvre bien sur la base des données pertinentes que par «Wilt» vous entendez Wilt et non son ombre, et ces données sont tout à fait concluantes. Comment l'expliquer? Dans la vie de tous les jours je comprends les paroles d'autrui non seulement dans le cadre d'un Réseau (Network) de présuppositions partagées mais plus crucialement encore, sur fond d'un Arrière-Plan (Background)<sup>22</sup> de capacités mentales non-représentationnelles, des façons d'être et d'agir dans le monde qui sont biologiquement et culturellement conditionnées, et qui déterminent si fondamentalement notre mode d'existence qu'il est difficile d'en prendre conscience. Or, puisqu'Arrière-Plan il y a, celui-ci exclut normalement que vous puissiez dire «Wilt est grand» ou «Voilà un lapin» et qu'on interprète ensuite vos dires comme se rapportant à l'ombre de Wilt ou à une phase de lapin. C'est seulement lorsque nous oublions tout de la vie de tous les jours et que nous nous imaginons pouvoir comprendre les propos d'autrui en nous référant exclusivement aux attitudes consistant à tenir certaines phrases pour vraies ou aux tendances à émettre des bruits sous certaines conditions-stimuli, que nous obtenons ce résultat surprenant. Le langage est effectivement public, et, en général, nous pouvons savoir ce qu'une personne veut dire si nous savons ce qu'elle dit et sous quelles conditions elle le dit. Mais cette attitude ne provient pas de la supposition qu'une assertion portant sur ce que cette personne veut dire doit être simplement un résumé des données (publiquement disponibles).

<sup>22</sup> SEARLE, John R., op. cit. Chapitre 5.



Il s'agit plutôt d'une certitude du genre de celle que nous obtenons concernant les intentions d'un homme, grâce à l'observation de ses mouvements corporels. Dans les deux cas nous disposons de l'information parce que nous sommes en mesure d'interpréter les données. Et dans les deux cas les assertions que nous faisons sont bien davantage que de simples résumés des données, de même que toute assertion au sujet de l'esprit d'autrui est bien davantage qu'un résumé des données «publiques». Mais le fait que le même genre de sous-détermination<sup>23</sup> s'applique à toute assertion portant sur les contenus mentaux d'autrui comme à toute interprétation de ses paroles, ne démontre ni qu'une quelconque indétermination existe, ni que nous ne pouvons en général découvrir ce qu'une personne veut dire à partir de ce qu'elle dit.

J'en conclus que nous devons réagir à la version de Davidson comme nous l'avons fait à celle de Quine: dans les deux cas la meilleure façon de comprendre la nature de la conclusion de l'argument consiste à l'interpréter comme une *reductio ad absurdum* des prémisses. La thèse de Davidson est en un sens plus extrême que celle de Quine, car le point de vue qu'il adopte n'est réellement pas crédible s'il est pris au pied de la lettre. En appliquant au cas de la première personne ce que Davidson dit littéralement, on peut en déduire que selon lui ce qui n'est pas décidable pour un observateur extérieur à partir de données extérieures, ne saurait faire partie de ce que je veux dire. Puisque de tels observateurs ne peuvent trancher entre différentes interprétations et puisque je dois savoir cela, «au moins confusément», je ne peux même pas me proposer d'employer «lapin» pour vouloir dire lapin par opposition à phase de lapin ou à partie non-détachée de lapin, car je sais que mes paroles ne peuvent en aucun cas faire savoir à quelqu'un d'autre quelle est la référence visée en fait. Je trouve tout ceci assez peu plausible. Je sais exactement ce que je veux dire, et malgré le fait qu'il n'est pas exclu que quelqu'un puisse se tromper à mon sujet, et moi au sien, la difficulté est en réalité simplement une application à la sémantique du problème bien connu posé par la connaissance d'autrui.

## V

Dans une discussion telle que celle-ci, on rencontre inévitablement des enjeux beaucoup plus profonds que ceux qui affleurent dans les arguments

<sup>23</sup> Voici un exemple d'une telle sous-détermination, tiré de la vie réelle. Pendant longtemps un de mes amis a cru que l'expression grecque «hoi polloi» telle qu'elle est employée en anglais (note du trad.: comme désignant péjorativement les gens du commun) voulait dire l'élite des gens riches, et que son usage caractéristique marquait l'ironie. Ainsi, apercevant un ami dans un bar de seconde zone, il aurait pu dire: «Je vois que vous frayez avec les hoi polloi». Comme il employait et interprétait l'expression ironiquement, il n'y avait pas de différence comportementale décelable entre son emploi de l'expression et l'emploi normal. De fait, cette excentricité sémantique aurait pu passer inaperçue sa vie durant. Il n'en reste pas moins qu'il existe des faits parfaitement définis concernant ce qu'il voulait dire.

proposés par les philosophes qui y participent. Selon moi la divergence la plus profonde entre moi d'une part et Quine et Davidson de l'autre, concerne la conception de la nature d'une théorie sémantique empirique.

Quine et Davidson adoptent tous deux le «Gedanken-Experiment» de la traduction radicale en guise de modèle pour la construction d'une théorie sémantique. Une traduction est radicale lorsqu'un interprète ou traducteur essaie de comprendre les locuteurs d'un idiome dont il n'a aucune connaissance préalable. Du point de vue de Davidson, «toute compréhension des paroles d'autrui comporte la traduction radicale»<sup>24</sup>. Le modèle de la langue inconnue nous permet au moins de préciser quels sont les présupposés et les données nécessaires à l'interprétation des propos d'une autre personne.

Remarquez que le modèle de la traduction radicale nous invite déjà par lui-même et, en un sens, nous force à adopter un point de vue à la troisième personne. La question devient alors: comment pouvons-nous connaître la signification des énonciations d'autrui? Et la difficulté immédiatement créée par cette manière de poser le problème est que celle-ci favorise une confusion entre les aspects épistémiques et sémantiques de la question. Elle favorise la confusion entre la question de savoir *comment* vous connaissez et celle de savoir *ce que* vous connaissez *lorsque* vous connaissez. Mais les faits linguistiquement pertinents doivent être les mêmes dans le cas de la question: «en quoi consiste ma compréhension d'une autre personne lorsqu'elle dit 'il pleut'?', et dans le cas de celle-ci: «en quoi consiste ma compréhension de moi-même lorsque je dis 'il pleut'?', étant donné que, comme nous l'avons vu, ce que je saisis lorsque je comprends autrui, est exactement ce que saisit autrui lorsqu'il me comprend. Or je me comprends déjà moi-même, et par conséquent, tout ce que je pourrais apprendre en étudiant le cas d'autrui, je peux l'apprendre en étudiant mon propre cas.

Il n'en reste pas moins qu'en tant que «Gedanken-Experiment» la traduction radicale peut s'avérer d'une grande utilité, car elle contribue à rendre plus précise la question de savoir comment nous communiquons la signification d'un locuteur à l'autre. La difficulté reste que tant Quine que Davidson soumettent la tâche de la traduction radicale à des contraintes plus sévères que celles qu'emploient en réalité les linguistes de terrain. J'ai assisté à deux reprises à la «démonstration monolingue» de Kenneth L. Pike<sup>25</sup> au cours de laquelle celui-ci entreprend de construire une traduction vers l'anglais d'une langue totalement inconnue. Et n'importe qui, observant Pike, peut constater que celui-ci n'enferme pas sa conception de la traduction dans les limites de celle que Quine et Davidson décrivent. Par exemple, Pike ne se borne pas à

<sup>24</sup> DAVIDSON Donald, «Radical Interpretation», *Dialectica*, Vol. 27, 1973, pp. 313-328. Repris in *Inquiries into Truth and Interpretation*, pp. 125-139.

<sup>25</sup> Les travaux de Pike semblent constituer une des sources de l'idée de traduction radicale (voir QUINE, *Word and Object*, p. 28).

faire correspondre le comportement verbal aux stimuli sensoriels à la manière de Quine et il ne s'en tient pas aux attitudes du type «tenir pour vrai» à la façon de Davidson. Il s'efforce bien plutôt de découvrir ce qui se passe dans l'esprit du locuteur natif, même au niveau de mots particuliers. Et s'il peut procéder ainsi c'est parce qu'il présuppose qu'il a en commun avec le locuteur de la langue exotique une portion substantielle du Réseau et de l'Arrière-Plan (voir supra, note 17).

Or, même s'il est entendu que le «Gedanken-Experiment» de la traduction radicale peut se révéler utile lorsqu'on essaye de comprendre la notion de communication, pourquoi ne pas poser le problème en termes mentalistes et de sens commun ? Pourquoi imposer, à la manière de Quine et de Davidson, des contraintes «empiriques» ou behavioristes additionnelles ? On trouve çà et là, dans les écrits de Quine, des remarques de l'espèce suivante : «Nos façons de parler concernant les choses extérieures, notre notion même de chose, constituent seulement un appareillage conceptuel nous permettant de prévoir et de contrôler le déclenchement de nos récepteurs sensoriels à la lumière des déclenchements antérieurs de nos récepteurs sensoriels. Nous ne pouvons nous appuyer, en tout et pour tout, que sur de tels déclenchements»<sup>26</sup>.

Une telle remarque a tout l'air d'être une découverte, mais je pense qu'elle exprime simplement l'adoption préférentielle d'un certain niveau de description. Supposons que l'on remplace, dans le paragraphe précédent, l'expression «le déclenchement de nos récepteurs sensoriels» par l'expression «le mouvement des molécules». On avancera alors que nous ne pouvons nous appuyer, en tout et pour tout, que sur le mouvement des molécules. La version «mouvement des molécules» et la version «récepteurs sensoriels» sont aussi vraies et arbitraires l'une que l'autre. Au sein d'une tradition philosophique différente, on pourrait dire aussi que nous ne pouvons nous appuyer, en tout et pour tout, que sur la «Geworfenheit» et la «Befindlichkeit» du Dasein dans la «Lebenswelt». De telles remarques sont typiquement philosophiques, mais il est important de voir que ce qui a l'air d'être une découverte peut également être interprété comme une simple préférence pour un niveau particulier de description. Les trois possibilités que j'ai évoquées sont interprétables au même titre comme étant vraies au même degré. Comment optons-nous pour l'une d'entre elles ? Il me semble que les trois versions, «récepteurs sensoriels», «molécules» et «Dasein» représentent des niveaux de description insuffisants pour aborder certaines questions fondamentales de la sémantique. Pourquoi donc ? Parce que le niveau sémantique que nous devons analyser comporte aussi un niveau d'intentionnalité. La sémantique comprend le niveau où nous exprimons des croyances et des désirs par le truchement d'énonciations intentionnelles ; le niveau où, au moyen de phrases, nous voulons dire quelque chose et où nous nous référons à des choses bien déter-

<sup>26</sup> QUINE, W.V.O., *Theories and Things*, 1981, p. 1.

minées, grâce à certains des mots qui composent la phrase. En effet, je pense que l'emploi d'expressions comme « prévoir et contrôler » trahit le fait que le niveau de l'intentionnalité est déjà implicitement présent dans la citation de Quine qui précède. Ce sont là des notions intentionnalistes et comme le veut la version de l'opacité référentielle que Quine lui-même propose, elles créent des contextes référentiellement opaques. Personne, à l'exception de quelques neuro-physiologues qui travaillent dans des laboratoires, n'essaie de prédire ou de contrôler quoi que ce soit au niveau des récepteurs sensoriels. Même si nous voulions le faire, nous n'en savons tout simplement pas assez dans ce domaine. Comment se fait-il alors que nous trouvions chez Quine la déclaration péremptoire selon laquelle nous ne pouvons nous appuyer que sur la stimulation des récepteurs sensoriels ? Je crois qu'elle est due au rejet résolu du mentalisme en analyse linguistique combiné à l'insistance à vouloir adopter le point de vue de la troisième personne qui en découle. Dès que vous concédez que l'intentionnalité est une des unités d'analyse fondamentales, il semble que vous ne puissiez vous empêcher de considérer, que le point de vue de la première personne et celui de l'observateur (troisième personne), ont en quelque sorte des statuts épistémologiques différents. Ce qui explique que nous inclinions à estimer que le point de vue « objectif » de la troisième personne est préférable au point de vue « subjectif » de la première personne et plus « empirique » que lui, c'est le fait que la philosophie et les sciences ont, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, des tendances persistantes à l'objectivation. La proposition selon laquelle le langage est affaire de stimulation des terminaisons nerveuses, qui a l'air simplement d'énoncer un fait scientifique, apparaît donc après examen, comme l'expression d'une préférence métaphysique, et d'une préférence que les faits, selon moi, n'étaient pas. Le fait déterminant sur ce point est qu'exécuter des actes de langage, vouloir dire quelque chose en prononçant une phrase, sont des choses qui se déroulent à un niveau d'intentionnalité intrinsèque à la première personne. Le behaviorisme de Quine est motivé par une métaphysique profondément anti-mentaliste qui fait paraître l'analyse behavioriste comme la seule qui soit scientifiquement respectable.

Une forme similaire bien que plus subtile de rejet de la première personne émerge à plusieurs endroits des écrits de Davidson. Il fait tacitement la supposition que ce qui est empirique doit être publiquement accessible à chaque observateur compétent. Mais pourquoi faudrait-il qu'il en soit ainsi ? Par exemple, c'est un fait empirique incontestable que je ressens en ce moment une douleur, mais tous les observateurs n'ont pas le même accès à ce fait.

Dans les passages de Davidson que j'ai cités les affirmations cruciales à cet égard sont : « Ce qu'un interprète ne peut décider sur des bases empiriques au sujet de la référence des mots du locuteur ne saurait être une propriété empirique de ces mots » et, précédemment : « Ce que personne n'arrive à découvrir en recourant à la totalité des données pertinentes ne saurait faire partie de la



signification». L'une et l'autre donnent l'impression d'être des truismes, mais en réalité leur emploi exprime une préférence métaphysique pour le point de vue de la troisième personne, une préférence dont la validité est postulée, mais non pas défendue par des arguments parce que, comme dans le cas de Quine, elle paraît inhérente à la notion même de théorie empirique du langage et semble constituer une conséquence inévitable du caractère public du phénomène langagier. Ce qu'il dit a une allure tautologique: ce qui n'est pas empiriquement testable n'est pas empirique. Mais ce n'est pas en tant que tautologie qu'il l'entend. Ce qu'il veut dire, c'est plutôt que ce que l'on ne parvient pas à établir de manière concluante sur la base de tests objectifs à la troisième personne, ne saurait constituer un aspect réel du langage en ce qui concerne la sémantique. Dans la première occurrence «empirique» signifie: qui ne peut être établi sur la base de tests objectifs à la troisième personne; dans la seconde: réel ou factuel. «Empirique» a donc deux sens différents; et l'argument contre le recours au cas de la première personne n'aboutit qu'à condition de faire la supposition, erronée, que «ce qui n'est pas testable de manière concluante par un tiers» signifie «n'est pas réel». D'autre part, une fois admise la nécessité de distinguer entre la question de l'accessibilité des données publiques à propos de ce que quelqu'un veut dire, et le fait qu'il veuille dire telle ou telle chose, c'est-à-dire, dès lors que nous accordons que la sous-détermination ordinaire des données relatives aux contenus mentaux d'autrui s'applique à l'interprétation sémantique, l'argument en faveur de l'inscrutabilité tombe.

La position rivale que j'ai esquissée est celle-ci: le langage est effectivement une chose publique, et n'a rien à voir avec des significations-en-tant-qu'entités-introspectivement-saisissables, ni avec des objets privés et des accès privilégiés, ou autre bric-à-brac cartésien. Ce qui importe, cependant, c'est que lorsque nous comprenons quelqu'un, ou lorsque nous nous comprenons, ce qui est requis, c'est une connaissance des contenus intentionnels, et cette connaissance n'est pas équivalente à celle des correspondances entre énonciations et conditions du monde.

*Traduit de l'américain  
par Daniel Pinkas.*